

Rencontre avec Bernard Lubat et André Minvielle
27 octobre 1998
Bibliothèque municipale

Multi-instrumentiste et gymnaste vocal aussi truculent qu'émouvant, Bernard Lubat reste, à l'image de sa compagnie occitane, le personnage le plus incroyable de la scène jazz française, musique où il a trouvé sa place auprès des plus grands (Stan Getz, Les Doubles Six, Martial Solal, Michel Portal, Eddy Louiss, Claude Nougaro...) mais dont il a gardé plus l'esprit que l'esthétique pour s'ouvrir à tous les folklores du monde, du plus rural au plus imaginaire. Avec toujours "Uzeste" de blues et de swing, entre bal populaire, techno gasconcupaine, happening sur batterie de cuisine, effets d'artifice et autre leçon de philosophie pour rire, le premier groupe "jazcon" de l'humanité.

Bernard LUBAT : Bon, je veux voir s'il y a le quota niveau public : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12. Ça va.

Jérémie PENQUER : Alors si vous ne les connaissez pas déjà, je vous présente Bernard LUBAT. Je crois qu'on peut l'applaudir. Et donc en invité exceptionnel aujourd'hui, André Minvielle, que je remercie d'avoir bien voulu nous rejoindre, puisque c'est, comme on dit souvent, le Deuxième Homme de la Compagnie Lubat, avec des majuscules.

Bernard LUBAT (au public) : C'est à cette heure là que vous arrivez ? Vous avez vu l'heure qu'il est ? Est-ce qu'on a fait mieux qu'hier là ?

Jérémie PENQUER : Oui on a fait mieux qu'hier.

Bernard LUBAT : Qui c'était hier ?

Jérémie PENQUER : Hier, c'était un débat animé par Alain POULANGES qui s'intitulait : " La chanson française swingue-t-elle aussi ? " avec comme invité le chanteur-leader des Escrocs, Eric Toulis, fort sympathique au demeurant, et Pierre BAROUH, l'acteur, le producteur, le musicien, qui fit connaître la bossa nova en France, avant Claude Nougaro d'ailleurs.

Bernard LUBAT : Oui mais Nougaro a insisté.

Jérémie PENQUER : Comment ça Nougaro a insisté ?

Bernard LUBAT : Au niveau bossa. Il n'a pas fait qu'une bossa par-ci par-là.

Jérémie PENQUER : Pierre Barouh me disait hier que c'est lui qui a proposé à Nougaro d'enregistrer *Bidonville*, enfin de faire une adaptation sur *Berimbau*, parce que lui ne voulait pas la faire, tellement elle était chargée de sens.

Bernard LUBAT : Et bien il a bien fait.

Jérémie PENQUER : En principe vous savez tous, je m'adresse aux Troyens, que Nuits de Champagne est un festival dédié à la chanson française. Aujourd'hui on va faire une rencontre placée sous les bonnes augures du jazz, mais on va voir aussi, le cadre est parfait pour ça, que les personnalités de la Compagnie Lubat ne sont pas insensibles aux mots, à la chanson. Il y a beaucoup à dire là-dessus, notamment, quitte à reprendre le débat d'hier, les liens qui existent, notamment au travers de Nougaro, entre le jazz et la chanson française.

Quand on organise une rencontre avec la Compagnie Lubat, on ne sait pas trop par quel bout attaquer tellement ça peut partir, vous le verrez sûrement au spectacle ce soir, dans tous les sens. Alors j'ai préféré commencer par une citation de Claude Nougaro qui a défini en son temps Bernard LUBAT en disant : " Luth, batterie, qui joue l'incandescence de sa vie sur fond de feu d'artifice ". Voilà comment vous a défini Claude Nougaro dans un article paru dans la revue Chorus. Alors ma première question sera évidente : vous, Bernard Lubat, comment définissez-vous Claude Nougaro ?

Bernard LUBAT : (*hésitation*) Voilà. Encore une fois comme personne n'y a pensé...

Jérémie PENQUER : ... Vous disiez que vous aviez une relation, par rapport aux grands jazzmen français qui l'ont connu comme Galliano, une relation particulière.

Bernard LUBAT : C'est le premier innocent, inconscient, qui s'est frotté, confronté au jazz. Mais pas au jazz de surface, ou de grande surface, ou de culture, mais au jazz tel qu'il était en train de se commettre, tel qu'il était en marche à Paris dans les années 60. Et là je pense que ses chansons viennent de sa confrontation avec une bande d'artistes alcoolisés, traumatisés, comme était le jazz à l'époque parce que personne n'en voulait. C'était une musique quand même asociale et essentiellement jouée par des gens noirs de peau qui venaient à Paris parce qu'ils étaient virés de chez eux pour racisme. En vivant à Paris, ils ont rencontré des tas de musiciens. Il s'est passé beaucoup de choses dans les années qui ont suivi la libération. Et Nougaro, entre Audiberti et le jazz qui était en train de se commettre, s'est trouvé là-dedans comme un mec qui n'aurait pas dû. Je pense qu'il était assez inconscient, il ne savait pas ce qu'il faisait, et il a aussi participé à l'écriture de cette histoire ! Parce que quand Nougaro est né, au début il y a des malins qui ont écrit pour lui ou qui ont produit pour lui. Bon bref. Mais surtout il a rencontré des vrais, ceux qui jouaient vraiment, ceux qui rataient les intros, ceux qui foutaient des chorus pourris dans les chansons, ceux qui rataient les codas. C'est ça qui a fabriqué Nougaro, c'est pas les infirmiers. Donc ce sont de vrais rapports de créativité, de vrais artistes. C'est encore plus vrai parce qu'à l'époque ils ne savaient pas qu'ils étaient des artistes, puisqu'ils étaient en marche, ils n'étaient pas assis sur un strapontin en train de se regarder passer. Et je pense que Nougaro est né de ça, de cette incertitude. Ses textes et ses chansons de l'époque le montrent. Et ensuite, le rapport au public, la posture devant le public de cette incertitude, de cette avancée, de cette mise en marche, c'est ça qui a fait l'histoire. Nous sommes des héritiers directs de cette époque. Moi j'étais tout jeune dans cette posture. J'étais plutôt imposteur à l'époque au milieu de gens qui étaient plus âgés que moi dans l'imposture de cette posture. Un jour quand un artiste devient clair, c'est qu'il n'est pas net. Donc, nous, nous sommes des artistes blancs pas clairs, et Nougaro est un artiste blanc pas clair.

Jérémie PENQUER : A cette époque-là, vous sortiez du conservatoire.

Bernard LUBAT : Oui, moi, j'étais sorti du conservatoire par la porte en question. Ça a très peu d'importance. Mais c'était l'époque où le jazz était en train de se commettre notamment à Paris, notamment en Europe. L'histoire du jazz be-bop, l'histoire des Black Panthers, l'histoire du free jazz... c'est ça qu'il ne faut pas oublier. On ne parle jamais du rôle du jazz, de la liberté du blues, dans l'histoire de la chanson française. Et puis il y a la variété française, faut faire gaffe, c'est pas pareil.

Jérémie PENQUER : Mais alors Nougaro, s'il y a vraiment un point essentiel pour vous, c'est l'idée qu'il était le premier. Vous avez dit tout à l'heure peut être le seul, à avoir réussi le tour de force de l'adaptation en français de la traduction en « mots qui sonnent », sur des thèmes de jazz, sur des standards américains.

Bernard LUBAT : Oui, mieux que ça. Il ne s'est pas tout à fait confronté aux standards de jazz américains parce que ce n'était pas un chanteur de jazz dans les boîtes de jazz. Il y avait des chanteurs et des chanteuses américaines ; dans les boîtes de jazz, à l'époque, il n'y avait pratiquement pas de chanteurs de jazz en français. À Paris, il y avait trente ou quarante boîtes de jazz dans lesquelles le jazz se tramait. Il y avait Thelonious Monk, Martial Solal, Kenny Clark, Bud Powell - enfin toute l'histoire de cette musique. Nougaro à cette époque faisait strapontin. J'imagine qu'il était avec son crayon et sa bière en face de ces mecs qui faisaient une musique qui n'était pas prévue au programme et qui était surtout pas vendable à l'époque, qui

était aculturelle, asociale. Il n'y avait pas grand monde dans les boîtes. Moi je prétends que Nougaro est né de ce problème. Comme tous les artistes, si tôt qu'ils n'ont plus de problème, ils sont un peu moins artistes, ils deviennent des solutions.

Jérémie PENQUER : Comme quelqu'un qui va chanter la pauvreté toute sa vie, qui va devenir riche. On n'y croit plus quand il continue de chanter la pauvreté.

Bernard LUBAT : Oui, quand il arrive avec sa bagnole de quinze briques, on y croit moins. Je me rappelle le respect qu'avaient les musiciens de jazz quand ils parlaient de Nougaro. Parce que c'était difficile d'avoir du respect pour un mec qui chantait en français. Jusque-là les chanteurs français ne se mouillaient pas des masses. Il y avait Charles Trenet qui swinguait un peu en 1936. Mais quelqu'un qui prenait à bras le corps la musique de jazz et en plus des mots, *Le jazz et la java*, *Sur l'écran noir de mes nuits blanches*, c'est incroyable. Il faut réécouter ça mais...

Jérémie PENQUER : Justement le monde du jazz se méfie beaucoup en principe de la chanson française. Quand Nougaro arrive, quel accueil lui réserve la plupart des jazzmen ?

Bernard LUBAT : Au début, Nougaro demandait à chanter avec des jazzmen. C'était pas l'employeur. Parce qu'on peut faire de la politique avec ça, évidemment, on n'évitera pas. Il demandait à chanter avec des musiciens de jazz. Il avait pigé, il avait senti que c'était avec Eddy Louiss, Luigi Trussardi... C'étaient tous les gens qui fabriquaient la musique. Et ces gens-là n'étaient pas très diplomates, très commerciaux. Pour les intros, pour plaire au public, ils n'étaient pas du tout dans ce genre de ... et Claude non plus. Moi je pense que Claude a fait son histoire et son rapport avec le public parce qu'il se battait, il se propulsait. Il se battait vis-à-vis de lui-même, parce que c'est pas facile soit de reprendre un standard de jazz, soit de faire swinguer la langue française, soit d'écrire une poésie qui vienne de la problématique du jazz parce qu'il faudrait qu'on cultive tout le monde sur ce qu'est le jazz. C'est pas ce qu'on écoute à la radio. C'est pas une forme esthétique, c'est une philosophie complexe, « poléïtque », c'est pas du tout ce qu'on croit, à défaut de penser dessus. Et je pense que c'est pas par hasard qu'on ne sait pas ça, parce que justement on l'a exploité. Le jazz c'est quand même une révolution artistique majeure de ce siècle, qui a fait le tour de la planète, qui a été world music bien avant qu'on le dise.

Jérémie PENQUER : On en reparlera tout à l'heure quand on abordera précisément vos activités avec Uzeste. Moi j'ai noté quelque chose que vous avez dit sur Nougaro, dans Jazzman du mois dernier : " Avec Nougaro, j'ai appris beaucoup et pas que comme musicien ". Alors qu'est ce que vous avez appris même si vous avez déjà commencé à nous répondre ? Qu'est ce qu'il vous a appris ? La première rencontre d'abord, elle date de quand ?

Bernard LUBAT : Son batteur était malade, il n'y avait personne de libre dans Paris, il n'y avait plus que moi alors je suis parti en tournée avec lui. Je crois que c'est la première rencontre. J'étais en Corse, je crois. J'ai eu le grand honneur de travailler avec lui, de l'accompagner.

Jérémie PENQUER : Avant ou après avoir chanté dans les Doubles Six ?

Bernard LUBAT : Je ne sais plus trop, pendant, pas loin.

Jérémie PENQUER : Souvent, on résume votre rencontre avec Nougaro en disant 1984, avec Maurice Vander, Pierre Michelot, il a tourné quatre ans, c'étaient des super concerts.

Bernard LUBAT : Non c'était bien avant. C'était en 1872 au moins... Je ne sais pas en quelle année.

Jérémie PENQUER : On se fiche de la précision.

Bernard LUBAT : C'était surtout dans une période où l'on n'avait pas les mêmes finitudes ou finalités qu'aujourd'hui d'objets esthétisés, y compris dans la chanson, et surtout avec Nougaro. C'était en zone libre. Après c'est devenu en zone occupée tout ça. Parce que ça a été occupé par le marché. Nougaro est arrivé à l'époque de l'apparition du microsillon. Avant les chanteurs chantaient dans les cabarets, il a dû commencer d'ailleurs dans les cabarets.

Jérémie PENQUER : *Au lapin Agile* je crois.

Bernard LUBAT : Après il y a eu le microsillon. Donc c'est l'industrie qui s'est emparée de toute cette expression libre qu'adoptaient les artistes dans les cabarets pour gagner leur croûte. Ils faisaient trois ou quatre cabarets dans la nuit. Donc ils avaient le temps, sans doute, de se vivre, de se fabriquer quelque chose. Et là est arrivé le microsillon. C'est devenu la production, il fallait faire des objets. Et puis il y a eu l'époque yéyé. Ça change beaucoup de choses.

Jérémie PENQUER : Et Claude Nougaro, s'il vous a appris des choses mais pas comme musicien, c'est d'un point de vue humain que vous situez la réponse ?

Bernard LUBAT : Oui, du point de vue humain, de voir un type qui se foutait dans l'orchestre avec des textes. Ça, ça m'épatait parce que nous les jazzmen, on n'était pas des lecteurs, ni des écrivains terribles. On n'était pas des intellectuels. Ce qui ne nous empêchait pas de penser. Mais ce type-là arrivait avec ses chansons. Et je me souviens qu'elles nous touchaient tous, avec ses textes, avec le culot qu'il avait de chanter. Parce qu'à l'époque on détestait les chanteurs, nous les musiciens. On les trouvait un peu ..., comment dire ? Ils faisaient na na na na avec des textes. Pendant ce temps-là, la musique avait bougé. Elle n'était pas simplement au service de l'accompagnateur, du mec qui était devant. Et avec Nougaro, on acceptait qu'il soit devant, parce qu'on jugeait qu'il méritait d'être devant. On avait besoin qu'il soit devant, qu'il soit avec nous pour jouer, c'était comme un instrument. C'était pas déficitaire comme ailleurs. Maintenant vous avez des spectacles, vous avez le nom du chanteur et pas celui des autres. C'est un problème. Ils n'ont qu'à foutre la merde ou se tirer. Mais ça marche comme ça. À l'époque, ça ne marchait pas du tout comme ça. On ne se sentait pas du tout minorisés d'aller jouer avec Nougaro. C'était un vrai rapport de force entre adultes, entre artistes. Et moi, le rapport que j'ai avec Nougaro, c'est un rapport entre artistes et non pas un rapport entre employeur et employé.

Jérémie PENQUER : Quelle place laissait-il aux musiciens de jazz à cette époque ? Quand il avait fini de chanter, il laissait les gens prendre les chorus ?

Bernard LUBAT : Pas forcément, mais il nous laissait la place qu'il prenait. Quand il chantait, il s'accrochait au micro, parce que les musiciens étaient vivants, parce qu'ils ne faisaient pas les mêmes arrangements tous les soirs. La musique, c'est vivant. C'est pas un truc qu'on répète tous les soirs pareil. Contrairement à ce que c'est devenu maintenant. Il vaut mieux carrément chanter avec une bande plutôt que de voir des musiciens se transformer en juke-box. À l'époque ce n'était pas comme ça pour la bonne raison que des fois, l'organiste arrivait à la bourre, ou il avait trop bu. Il tombait sur l'orgue, ce qui faisait une posture différente, il tombait sur scène. Le batteur a fait une entrée, on n'a pas compris. Tout le monde s'est planté. C'est ça la liberté. C'est l'erreur. Après on en est venu à une espèce de perfection de souci esthétique, qui est en rapport fondamental avec le prix de vente du spectacle, et puis les parents, l'enfance malheureuse, etc.

Jérémie PENQUER : Alors avant de ne parler que de la Compagnie Lubat, André Minvielle, vous n'avez encore pas parlé. Vous qui l'avez rencontré beaucoup plus tard Claude Nougaro, quelle image vous en avez, vous qui êtes chanteur, j'allais dire

principalement, puisque comme Bernard LUBAT vous êtes aussi un multi-instrumentiste ?

André MINVIELLE : Moi je vais décevoir le public qui est là parce que je suis né à Pau, il n'y avait pas Saint-Germain-des-Prés. Il n'y avait pas de jazz. Il n'y avait pas d'improvisation. Il n'y avait rien. C'était le Béarn. *Rires de la salle.*

Bernard LUBAT : Ils ne savent pas ici ce que c'est le Béarn.

André MINVIELLE : Alors en Béarn vous avez les Pyrénées en face de vous toute la journée. Figurez-vous ça. Tous les grands du jazz étaient très loin de la télévision, il n'y en avait même pas à l'époque. Il n'y avait même pas de radio. Donc il a fallu un hasard incroyable, ou peut être même se mettre au pied du mur. Moi je crois que j'ai dû rencontrer Claude Nougaro au pied du mur.

Jérémie PENQUER : Vous le chantiez avant de le connaître.

André MINVIELLE : Je pourrais même dire que j'ai gagné ma croûte avec Nouga. Parce qu'à l'époque, j'ai démarré comme ça dans la rue partout où l'on pouvait chanter. Et dans le Béarn on chante souvent. Surtout quand on a bien bu, et comme il y a beaucoup de choses qui s'adressent à ce genre de compagnie, le rugby, les troisièmes mi-temps, les mariages, les communions... C'est tout un pays qui, à l'époque, je ne sais pas maintenant comment c'est, vivait de plain-pied, et ça chantait fort ; Donc Nougaro fait partie du décor. Dans les orchestres de bal, dans les fins de repas, Nougaro était au programme.

Jérémie PENQUER : Et vous chantiez en essayant de l'imiter parce que, comme vous disiez tout à l'heure, ça force l'articulation.

André MINVIELLE : Ça force l'articulation effectivement. Et il y a l'accent aussi. Parce que tous les chanteurs se planquent derrière pas d'accent.

Bernard LUBAT : C'est le premier chanteur avec accent qui ne soit pas accent parisien.

André MINVIELLE : Je pense que les grands compositeurs, Mozart, Charlie Parker, Thelonious Monk avaient un fort accent. Pour composer, ils mettaient l'accent. Quand on fait de la musique, je crois que la première condition, c'est de mettre l'accent en jeu.

Jérémie PENQUER : Nougaro, c'est l'accent, mais c'est aussi le rapport entre la musique et les mots.

André MINVIELLE : Et la langue, parce que cet accent vient d'une langue. Les Troubadours ça date de 1100 pour remonter jusqu'au chaos et au big bang.

Bernard LUBAT : Là-bas, au sud de la Loire, on a tous l'accent de Nougaro. Il y a des gens qui nous disent : " Vous avez l'accent de Nougaro ". Alors je leur dis : " Oui, on est nombreux là-bas ". Parce qu'on parle la langue française avec l'accent de la langue qui est bien antécédente à la langue française, c'est-à-dire l'occitan, qui va de Nice à Bordeaux. C'est pas rien, c'est les troubadours, enfin c'est toute une histoire. Et Nougaro, c'est ça aussi, c'est sa voix. Il fait 1,10 mètre, Nougaro.

Jérémie PENQUER : Pour en revenir au côté poète, poésie de la chose, vous disiez que dans le temps vous n'aimiez pas les chanteurs. Maintenant vous chantez. Vous avez même déclaré il n'y a pas longtemps que vous ne pouviez plus vous en passer et qu'il fallait que ça sorte. Donc ce rapport entre la musique et les mots est devenu fondamental pour vous. On retrouve beaucoup de références à des grands poètes, notamment dans le disque de la Compagnie Lubat.

Bernard LUBAT : ...qui est en vente dans les meilleures librairies.

Jérémie PENQUER : D'ailleurs je crois même qu'on peut l'acheter ici quand ce sera fini, on peut se la faire dédicacer ?

Bernard LUBAT : Démerdez-vous, on ne le dédicacera pas, mais vous pouvez l'acheter. C'est des trucs qui peuvent servir plus tard.

Jérémie PENQUER : La Compagnie Lubat, depuis longtemps d'ailleurs, ce n'est pas que de la musique.

Bernard LUBAT : On dit musique entchatchée, tchatche enmusiquée. C'est ça que je n'aime pas chez les chanteurs d'aujourd'hui, c'est qu'ils foutent les musiciens derrière. Et j'aime pas que les musiciens qui sont derrière soient contents. Ça ne va pas du tout. On n'est plus du tout en phase avec la cité, la situation politique d'aujourd'hui. C'est insupportable cette espèce de faux rapport. Nougaro est né de la bagarre entre la musique et les mots.

Jérémie PENQUER : C'est ce que vous avez dit. J'ai trouvé la formule vraiment intéressante : " J'en avais marre de voir d'un côté les mots et de l'autre la musique, l'un au sévice de l'autre ". Et vous vous engouffrez aussi dans cette voie, aussi bien André MINVIELLE sur son disque *Canto* que sur le disque de la Compagnie. Vous choisissez aussi la direction du rap et celle des nouvelles technologies, ce qui en principe, pour des gens issus d'une culture jazz, n'est pas évident.

Bernard LUBAT : Si, quand on connaît bien le jazz, c'est une pensée en marche. Donc ce n'est pas une esthétique sur des étagères. Donc depuis tout le temps, le jazz s'est servi de tout. Les premiers rappeurs, c'est les Last Poets. Ça vient de la scansion poétique rythmique. C'est quoi le rap ? Le rap c'est le tambour de bouche. Vous n'avez pas d'instrument à la maison - alors après ils se démerdent avec ce qu'ils disent - ils swingent. Ils font du tambour, c'est le tambour des esclaves qu'on a jeté par la fenêtre qui ressort par la porte de derrière.

André MINVIELLE : Dans tous les pays, il y a des arts de la parole en question-réponse.

Bernard LUBAT : Nougaro faisait du rap avant la lettre, quand il était paumé dans les intros parce que les musiciens étaient perdus. Il faisait du rap, il se démerdait. C'est l'histoire de l'improvisation. Nous, on va exagérer ce soir sur le sujet puisqu'on trouve qu'on est pas assez nombreux à être en liberté. Ma mère est d'accord pour que je sois en liberté. Je vois trop d'artistes dont on dirait que leurs parents ne sont pas d'accord. C'est pénible. Alors ça va bien à 20 ans, 25 ans, mais à 50 balais, ça commence à faire dur. Jazz, rap, il y a un rapport. Ils ont ouvert leur gueule les rappeurs alors qu'on ne le leur avait pas demandé. Nous quand on a fait le premier festival d'Uzeste, personne ne nous a rien demandé. D'ailleurs ça continue. Les lycéens, on ne leur a pas demandé de faire grève, ils ont fait grève.

Jérémie PENQUER : Après le rap, autre étape pas évidente à franchir si on s'arrête aux idées reçues : La Compagnie Lubat, sur scène, se sert de samples, de batterie électronique...

Bernard LUBAT : Sans pitié. Oui bien sûr, et le scat aussi. On n'a pas parlé du scat. Nougaro a fait du scat sans le savoir aussi, quand il était paumé.

Jérémie PENQUER : Vous pouvez expliquer, peut être que des gens ne savent pas ce que c'est que le scat.

Bernard LUBAT : Le scat, c'est les onomatopées. Les mots, les sons sont entremêlés. Le scat est apparu dans les années 1910, 1920, je ne sais pas. Au Coton Club. Ils avaient perdu la partition, ils ne savaient pas les mots alors ils improvisaient autre chose. C'est cette histoire de perte.

Jérémie PENQUER : Une perte de mots ou une imitation d'instrument ?

Bernard LUBAT : C'est au niveau de la conversation que tout se joue. Il faut ajouter à l'instinct de conservation celui de la conversation. Donc il faut transformer les

conservatoires en conservatoires. Comment on fait pour converser avec toute cette conservation ?

Jérémy PENQUER : Mais le monde du jazz, enfin ça, j'imagine que vous vous en fichez royalement, comment il réagit au virage ? Ce n'est d'ailleurs pas un virage à vous entendre, c'est une continuité de vous-même. Mais les gens qui vont voir un concert de la Compagnie Lubat s'attendent à un concert de jazz classique.

Bernard LUBAT : Même moderne, ils sont paumés. Non mais le jazz en ce moment est mal barré. Il est cultivé. C'est le culturisme. C'est le conformisme. C'est toujours ce qui nous guette, les artistes. Sitôt qu'on a un peu de public, qu'on commence à gagner sa croûte avec, on est invité à en rester là. Et il ne faut pas le croire. Il faudrait continuer. Je persiste à dire que Nougaro, qui est une étape fondamentale dans le progrès, ne serait peut-être pas là s'il n'avait pas été illuminé à cette époque, s'il n'avait pas eu cette liberté, cette capacité de confrontation avec l'autre et toutes les idées qui ont fait l'humanité. On naît de la confrontation, du doute, du désir. Quand il n'y a plus ça, on est dans la fabrication d'objet, on n'est plus dans la vie, on est dans le mausolée, dans le : " T'as vu mon gros spectacle, t'as vu mon gros succès ? ", des tas de trucs très machos, très grosses couilles, comme dirait Bourdieu.

Jérémy PENQUER : André MINVIELLE, vous ne voulez rien ajouter sur le rap, le jazz, les nouvelles technologies ?

André MINVIELLE : Sur le rap, le jazz ? Si, la garbure peut être. La garbure c'est un plat unique en Béarn qui est fait avec tout ce qu'on ramasse et tout ce qui reste, qui se mange toute la semaine. Il y a quelques morceaux de viande, on rajoute des patates, des fayots. Et surtout, ce qui est très important, c'est la cuisson lente. Et peut être qu'entre le rap et le jazz, il y a une cuisson lente. C'est-à-dire qu'il ne faut pas être trop pressé avec ces musiques-là.

Bernard LUBAT : Ce qu'il faudrait, c'est que Nougaro accepte, on n'en a pas parlé parce que je ne sais pas si on va se voir, on a tous pas le temps, de perdre un disque avec nous.

Jérémy PENQUER : Vous croyez que c'est le bon moment ?

Bernard LUBAT : Oui, pour lui. La vie n'est pas éternelle. Moi-même j'ai un certain âge. Et c'est dommage qu'on ne se perde pas un bon coup. Moi je l'ai accompagné dans plusieurs épisodes. Il est venu à Uzeste plusieurs fois se perdre. On a eu ce grand honneur et lui aussi, de vivre ensemble, avec la Compagnie, quelques concerts épiques. La Compagnie Lubat n'est pas faite simplement de prix de conservatoire ou de joyeux distingués à l'argus, c'est un ensemble d'artistes multipistes et multiformes. Donc ça faisait du relief avec Nougaro. Il n'était pas accompagné par des infirmiers. Il était accompagné par des gens qui le respectaient, c'est-à-dire pas en tant que vieux mais en tant qu'ancien, ce qui n'a rien à voir.

Jérémy PENQUER : Et il a souffert ?

Bernard LUBAT : Oui. Il a dit qu'il avait autant souffert que joué. Il faut autant souffrir que jouer. J'ai pris ça comme un compliment. J'ai dit que ce mec-là vient d'inventer la dialectique. Mais quand même il est rare. Alors bien sûr, il y a Yves Montand qui a essayé de swinguer, heureusement il a fait du cinéma. Léo Ferré, il n'avait pas besoin de swinguer, il n'en avait rien à foutre, c'est tous des enfoirés, il avait un orchestre symphonique sur bande derrière, donc il avait résolu tous les problèmes. Nougaro, c'est le seul que j'ai entendu articuler quelque chose, entre le canto, le rythme. En même temps c'était un mec pas du tout doué pour le jazz. Il n'est pas noir Nougaro, il est blanc. Toulouse. Et pas du tout New York, genre la casquette Nike.

Comment ce mec a fait ? C'est ça le plus intéressant, c'est là qu'il a été le plus grand artiste. Moi je pense que c'est un des plus grands créateurs de ce siècle.

Jérémie PENQUER : Je voulais poser une question à André MINVIELLE. Est-ce que vous vous considérez comme un chanteur de jazz ? L'avez-vous été ?

André MINVIELLE : Ça pourrait, oui. C'est eux qui le disent. Mais moi je ne me considère pas fondamentalement comme un chanteur de jazz, venant peut être de là. Mais je continue mon jazz de Jazzcogne avec autre chose. Je fais peut-être du jazz sans le savoir. Mais ce qui me rapproche du jazz, c'est le sens de l'improvisation.

Bernard LUBAT : Voilà le mot qui tue.

André MINVIELLE : C'est là que ça n'est pas fini.

Jérémie PENQUER : Et on verra ce soir qu'il y a beaucoup d'improvisation dans le spectacle.

Bernard LUBAT : Il n'y a que ça, on va même peut-être s'échapper avant de jouer. On ne veut pas déranger.

André MINVIELLE : Mais le jazz est vaste finalement. Le jazz c'est comme le cosmos et ses environs.

Jérémie PENQUER : Si les gens veulent poser des questions, n'hésitez pas.

Bernard LUBAT : Est-ce qu'il y a des journalistes dans la salle ? Ils ne sont pas venus. C'est Le Joyeux Marnais ici ? Comment ça marche ? Le Destroyen Libéré ?

Jérémie PENQUER : J'aimerais juste qu'on revienne rapidement sur votre carrière passée. J'ai lu que vous faisiez un inventaire des musiciens qui vous ont inspiré.

Vous avez dit que ceux qui vous intéressaient, c'étaient ceux qui cherchaient. Alors j'ai noté John Lewis, Bud Powell, Dexter Gordon, Ben Webster, Kenny Clark, Thelonious Monk, Eddy Louiss, qui est toujours un de vos amis, j'imagine ?

Bernard LUBAT : Oui. C'est une histoire de Nougaro, même Kenny Clark. Et puis Thelonious Monk, Claude ne l'a jamais autant écouté qu'au Liberty. C'est pour ça que ça n'est pas clair les rapports entre la musique et nous ; c'est fabuleux de voir comment ça se trame. Le jazz c'est un mot qui est là pour être pratique. C'est une petite étiquette qui parle d'une infinie de données et puis d'une denrée qui n'est pas très en vogue à l'heure actuelle, c'est-à-dire l'amour, la sensualité, la sexualité, tout ce dont il ne faut pas parler, alors qu'il y a tout à la télé, en direct, double X. C'est curieux cette époque.

Jérémie PENQUER : Dans cette liste ô combien prestigieuse, il y a un nom qui ne figure pas : c'est celui de Stan Getz. Je voulais savoir si c'était un oubli, ou, avec le recul, quel regard vous portez sur votre épopée avec lui ?

Bernard LUBAT : Je ne sais pas si c'est un oubli. C'est un grand musicien. C'est un blanc pas clair. J'ai eu la chance de participer, quelques années, aux concerts avec lui, avec Eddy Louiss, et René Thomas aussi qui était guitariste. Tout ça ce sont des gens que personne ne connaît. Et pourtant ce sont ceux qui ont fait l'histoire. Encore une fois, Nougaro, le rapport avec Kenny Clark, avec Eddy Louiss, avec René Thomas, c'est qu'il a travaillé avec eux. Qui encore ? Ornette Coleman. Alors évidemment après est arrivé le rock, l'industrie du disque, la télé en couleur. Ma carrière est derrière moi et mon œuvre est devant moi. Il me reste tout à faire.

Jérémie PENQUER : Non, mais c'était juste Stan Getz. Je voulais savoir.

Bernard LUBAT : Non, mais c'est un grand musicien, c'est un type énorme. Moi quand je jouais avec lui, je n'étais pas du tout au niveau. Ça m'a fait prendre conscience de ce que pouvait être le niveau. Mais les gens qui sont au niveau, ce sont ceux qui ne savent pas qu'ils sont au niveau. Il y a les niveaux ni connus. J'en ai vu un tout à l'heure à la radio qui se sent très au niveau lui.

Jérémie PENQUER : Vous dites que vous êtes schyzophrénétique, vous l'avez dit en tout cas, avec le côté be bop qu'on vient d'évoquer rapidement.

Bernard LUBAT : Oui, on a trouvé hip hop, be-bop. Il y a un rapport entre hip hop, le rap et l'époque du be-bop, les années 50 justement où ils articulaient. Charlie Parker c'est du rap. Thelonious Monk, on peut le faire jouer sur les boîtes à rythme du hip hop. C'est vachement intéressant. C'est le tambour qui continue ça. Alors avec plus ou moins de conscience ou de connaissance savante sur ce sujet mais c'est le tambour qui continue. Ce qui m'ennuie après, c'est quand s'installe la ritournelle, les rhumatismes, les maux au coude, etc. Ça, c'est infernal. Le tambour, le tambour, le tambour, Youpi !

Jérémie PENQUER : Et vous avez un autre côté, à part ce côté be-bop. Vous ne voulez surtout plus entendre parler de ce qu'on appelle, un mot très à la mode, le revival. J'ai du mal à le prononcer d'ailleurs. Vous aimez jouer encore des standards de jazz ?

Bernard LUBAT : Pas trop, non. Parce que j'ai entendu comment les jouaient les "papés ". Quand tu as entendu Thelonious Monk jouer les standards, tu peux jouer chez toi, à la maison, pour apprendre, vérifier que tu n'es pas au niveau. L'art, ça ne revient pas en arrière. Donc tous ces trucs revival, c'est toujours commercial. Tous ces mecs sont morts maintenant, ils ont inventé un style. Ils sont l'histoire de l'art, ils sont dans l'histoire, dans la marche de l'art, et maintenant on reçoit les trucs. Et après, comme ça, on fait des disques et puis comme les gens ont besoin de se cultiver, alors il y a un show-biz-biz du jazz, avec des revivaleries, des revivieilleries. Moi je ne peux pas trop les écouter parce que j'ai entendu les originaux, et pour moi ça ne passe pas. Peut-être que pour les gens qui ne connaissent pas, bien sûr, les gens jouent bien du piano, de la batterie. Il y a des tas de guitaristes qui jouent mieux que René Thomas de la guitare. Ils jouent mieux de la guitare, ils jouent mieux du piano. Ce sont des époques qui secrètent leurs propres exigences. On ne réécrit pas du Mozart, du Jean-Sébastien Bach. Nous, nous faisons souvent des ateliers avec des chanteurs pour scater par exemple. Ils arrivent toujours avec un standard. Dans 175 % des cas, ils nous chantent un standard. Alors on est mort. Ils vivent par procuration. Il faut jeter le standard. Le standard, c'est la personne ? Non, il faut trouver qui tu es, comment ça marche. Donc le standard, c'est un cache-misère. Et puis le jazz, ça n'est pas une musique écrite, c'est une oralité. Un standard par exemple, il faudrait pouvoir presque l'apprendre à l'oreille, mais je ne sais même pas. J'en joue chez moi, mais en concert très peu. Quand on a entendu Bud Powell, Thelonious Monk, c'est pas possible. Il suffit d'écouter un disque des années 60 avec la prise de son pourrie, le micro, la grosse-caisse.

Jérémie PENQUER : On peut peut-être le faire sur scène mais surtout pas en faire des disques ?

Bernard LUBAT : Oui, mais même, il vaudrait mieux inventer. Par courtoisie, par respect pour ce qu'ils ont créé. C'est pas humain de dire on va jouer ça. Ils ne s'entendent pas les mecs ? C'est pas bien. Il vaudrait mieux qu'ils fassent pouët, prout. C'est pour ça que j'aime le free. Parce que le free c'est la vraie responsabilité de la personne, elle ne se cache pas derrière ses disques à la maison. En gros, le revival c'est les gens qui sont croyants. Ils sont croyants dans quelque chose qui a été reconnu, mais ils ne sont pas pratiquants dans quelque chose qui est eux-mêmes.

Jérémie PENQUER : Par rapport à ce que vous dites, l'argument, souvent, qui est classique dans le jazz, c'est : " oui on peut jouer un standard, l'important c'est que moi, quand j'improvise, je trouve ma personnalité, je trouve mon son ".

Bernard LUBAT : Ah mais le mec peut être con, c'est pas impossible. En effet, c'est ça être croyant. Les gens avec qui on travaille me disent : " Mais moi, ça me fait plaisir de jouer ". Oui, je vois que ça vous fait plaisir de jouer les standards. Ça n'empêche pas que moi je vous dis que c'est nul, parce que c'est pas vous, c'est un rêve, c'est une croyance, c'est pas vous. Au moins ce que j'aime dans les petits mecs qui jouent dans les cités, comme ils ne savent pas, ils sont ce qu'ils sont. Après il faudra qu'ils aillent comprendre qu'ils ne sont pas nés de la génération spontanée comme souvent ils le croient, qu'il y a eu plein de choses avant eux. Mais au moins, il y a une identité tout de suite, il y a une créativité. Maintenant on appelle ça la musique contemporaine improvisée. De plus en plus de gens se mettent à improviser, notamment des gens d'une culture classique. Ils ont du mal à interpréter des concertos, donc ils se mettent à l'improvisation. Comme ils n'ont pas vécu, de culture jazzistique, ils se propulsent dans un inconnu. C'est ça qu'il faut faire. Il faut aller voir "je" qui est un autre, et "je" n'est pas le disque qu'on a acheté. Dans imiter il y a limiter. On peut s'auto-limiter, mais on appelle ça " castration ". Moi je préfère des gens qui ne savent pas ce qu'ils font, mais qui le font et puis qui le paient.

Jérémie PENQUER : C'est pour ça que vous avez, il y a 21 ans maintenant, fondé le festival d'Uzeste. Vous pouvez expliquer aux gens ce qui se passe là-bas ?

Bernard LUBAT : Oui, parce que j'en avais marre de me sentir pingouin accompagnateur d'une histoire que je n'avais pas participé à commettre.

Jérémie PENQUER : Vous avez décidé de prendre votre destin en main.

Bernard LUBAT : Donc j'ai dit prends ton destin par la main, modestement, pour faire ma révolution à moi aussi, de participer à la grande révolution en marche musicale qui a 2000 ans et puis de commencer par le plus bas niveau communal. J'ai fait une révolution communale à 322 habitants, pour rester humble.

Jérémie PENQUER : Et la différence avec les autres festivals de jazz en France ?

Bernard LUBAT : Les autres festivals montrent des gens qui font du jazz alors que nous, on fabrique devant tout le monde des choses qu'on regrette. On fait ça devant tout le monde. Philosophiquement, moi, ce que j'ai compris du jazz, c'est qu'on le fait tous les jours, tous les jours, devant tout le monde. On n'est pas au point. On continue, on avance, on improvise, on cherche, on trouve, on perd, on se plante. Mais il n'y a pas le souci de paraître, il y a une nécessité d'être. Mais après il y a eu la couleur, il y a eu la mise en scène. Il faut vendre, il faut plaire à ses parents. Tout un enchaînement qui a formé les dégoûts et les couleuvres. On nous disait donc que la société est finie, que c'était la pensée unique, que le libéralisme triomphal allait nous expliquer que c'était notre nouveau destin, qu'il n'y avait pas d'autre solution. Comme je ne suis pas croyant, je suis pratiquant, je ne suis pas croyant parce que je ne sais pas ce que ça veut dire croire, alors je ne peux que pratiquer, donc on a inventé un événement où on allait faire le pari que les gens, le peuple, n'étaient pas des abrutis, qu'ils étaient capables de subir et de piger avec nous ce qu'on pigeait pas par exemple. Ça s'appelle la citoyenneté. C'est une étique, un marché. Donc cet événement, Uzeste musical, est devenu depuis un laboratoire.

Jérémie PENQUER : Il se passe des choses toute l'année. Il y a des moments plus festival au sens festival du terme.

Bernard LUBAT : Il se passe des imaginations éducatives, il se passe que certains peuvent y venir, d'autres ne s'y risquent pas. Tous ceux qui ont besoin de se donner en représentation peuvent le faire ailleurs que chez nous par exemple, il y a plein d'autres endroits. Par contre tous ceux qui veulent s'explorer et s'expérimenter, avec d'autres, en public, peuvent venir participer à ce travail. On nous avait dit que tout ça était impossible, était archi pas populaire et que ça ne marchait pas. Et bien

c'est l'inverse, ça marche. Il y a du monde. Et c'est populaire sans avoir eu besoin d'être populiste ou commercialiste ou électoraliste.

Jérémie PENQUER : Pour donner un exemple, vous dites aussi, souvent, que ce qui vous a intéressé à Uzeste, c'est l'art d'étudier l'art de la diffusion de l'art. Par exemple on peut retrouver un piano à queue au milieu d'une forêt avec des gens assis autour, et vous faites un concert de piano solo, au milieu d'une forêt.

Bernard LUBAT : Parce que je pensais qu'il n'était pas fatal qu'il y ait un pâté de l'art de la diffusion de l'art, qu'il pouvait y avoir de la subtilité, que ce pouvait être un art de diffuser de l'art. Et que la diffusion de l'art peut se passer très bien comme ce soir dans un théâtre à l'italienne qui est magnifique ou ça peut se passer dans un tas d'endroits comme dans les toilettes, dans le bar, derrière une plante verte... Comme aujourd'hui ; on a fait de la radio (France Inter) dans un « aquarium ». C'est à nous aussi les organisateurs, les penseurs soit-disant, adultes souvent, et artistes, d'avoir envie de changer aussi notre vie. Ce n'est pas que la faute de la société ni des méchants. C'est à nous aussi de réfléchir sur comment on se vit, on se trame, on se construit. Ce que j'aimais bien dans l'épopée de Nougaro c'est qu'il est né de cette incertitude, d'une confrontation avec son époque, avec la musique, la poésie, avec le passé et qu'il a fait de l'avenir. C'est pour ça que je l'aime fort, parce que je trouve que c'est un exemple français, on ne va pas chipoter sur le fait qu'il est occitan, c'est pas par hasard, mais restons humbles.

Jérémie PENQUER : C'est une question que je voulais vous poser, moi qui suis de la Bourgogne et qui ne suis pas très bon en géographie...

Bernard LUBAT : ... Ah mais l'histoire de la Bourgogne est gratinée. Vous avez autant d'histoire que nous.

Jérémie PENQUER : Je voudrais savoir ce que c'est, parce que, dans le festival, on le voit, notamment avec tous les artistes, même hors du jazz avec les Femmouzes T, les Fabulous Troubadours, avec vous. Tout le monde parle de l'Occitanie comme d'un pays merveilleux, en tout cas où les gens sont très soudés. Je voudrais savoir ce que c'est que l'Occitanie.

Bernard LUBAT : Ce n'est pas le fait qu'on soit très, c'est le fait qu'on ait appris à en parler. Parce que la décentralisation a commencé chez nous bien avant d'autres.

Jérémie PENQUER : Mais l'Occitanie c'est une zone géographique ou c'est une culture, une philosophie de vie ?

Bernard LUBAT : C'est une histoire, c'est mille ans d'histoire, c'est antécédent à la constitution de l'Etat français. Philippe Le Bel qui voulait foutre sur la gueule aux Templiers pour leur piquer le pognon pour reconstruire son Etat. Justement les Ducs de Bourgogne... mais je ne veux pas faire de cours d'histoire parce que je suis très mauvais ! Pendant ce temps-là, l'Occitanie était une culture, du latin, de l'occitan, du français. Et c'est une culture qui est montée très haut au Xème et XIème siècle, puisque tous les lettrés, tous les érudits, tous les penseurs parlaient l'occitan. C'était l'histoire des troubadours, et ça n'a jamais prétendu à devenir une nation. Ça a été une culture sans avoir besoin de devenir un Etat. Donc ce n'était pas le même sujet psychopathétique-politique que le roi de France et ses suzerains, avec l'histoire de la religion, de la papauté. En plus, pas de pot, le premier pape d'Avignon, le pape du schisme avec Rome et le pape qui est né et enterré à Uzeste, dans notre village, c'est le pape Clément V, c'est lui qui a grenouillé avec l'argent des Templiers pour faire la nation française. Je suis un très mauvais historien, mais mon ignorance sur le sujet devrait vous intéresser à acheter des livres et à comprendre ce qui se passe. Et en effet, cette langue a continué et on parle l'occitan, la langue occitane avec les accents. (*Il fait une démonstration*). J'aimerais qu'un jour Nougaro chante une

chanson en occitan, même s'il ne sait pas bien le parler, il a l'accent. Donc cette langue perdure, est en danger, a tendance à disparaître parce que c'est la langue de l'ancien monde rural, agricole, c'est comme un peu dans dix ou vingt ans quand on parlera tous anglais.

Jérémie PENQUER : C'est étonnant qu'elle soit aussi présente dans l'art, dans la musique.

Bernard LUBAT : Oui, peut-être qu'il y a des raisons à ça.

Jérémie PENQUER : Vous, André MINVIELLE, vous composez beaucoup en occitan, vous écrivez beaucoup de textes en occitan.

André MINVIELLE : J'en ai écrit quelques-uns mais j'en ai écrit pour retrouver la langue parce que je suis la génération à qui on n'a pas transmis la langue. J'ai redécouvert la langue, étonnement, par la musique brésilienne, par Joao Gilberto, par Vinicius de Moraes, et je me suis dit que finalement c'était une langue qui se rapprochait de celle que j'avais perdue. C'est ce qui m'a donné le goût de retrouver la langue en écrivant, en la chantant. Et en la chantant, j'apprends à la parler et je remonte la piste. Parce que c'est vrai qu'à l'époque de l'exode rural, il n'y avait plus de raisons de transmettre cette langue puisque que c'était la langue de l'ancien monde rural. Donc les gens sont partis à la ville. Moi je suis à la ville de Pau. On ne m'a pas transmis cette langue. Je la retrouve par là, en la réécrivant, en la chantant, au sein de la Compagnie Lubat.

Jérémie PENQUER : C'est une des richesses de la Compagnie, à la fois de s'intéresser d'un côté au sampling et en même temps de revenir sur les traces de son passé. Ça peut vous qualifier. Mais on va bientôt conclure parce que ça fait une heure qu'on discute et je crois que Bernard LUBAT a envie de faire une petite sieste avant de faire exploser le Théâtre de la Madeleine ce soir.

Bernard LUBAT : C'est pas sûr, si on continue comme ça. On est parti de notre forêt ce matin à 6 heures. Uzeste, c'est à 60 km de Bordeaux, c'est en pleine forêt. C'est un petit village tout perdu. Après il faut prendre la voiture jusqu'à l'aéroport de Bordeaux, puis Paris, ensuite le train. On est loin de tout. Il faut qu'on dorme un peu pour être digne ce soir, pour être à la hauteur des conneries qu'on dit à longueur de journée. Parce qu'il y a des gens qui se disent : " que c'est vrai qu'ils sont pires que tout ? ". Et puis il faut avoir la forme pour être capable d'énerver une partie du public. Sans doute il y en aura qui se tireront avant la fin, notamment plein d'invités artistes de ce festival. Si, venez. Ça serait intéressant de faire une confrontation. Il faudrait venir à Uzeste pour voir comment il ne faut pas faire. J'aime les confrontations d'artistes bien pensants et sympas au demeurant, du moins certains. Une confrontation d'artistes, du genre « combien tu as gagné toi, à la Sacem » ? Des trucs comme ça. « Mais tu es vraiment engagé politiquement » ? « Tu es de droite ou de gauche » ? Des trucs simples comme ça, citoyens, publics.

Jérémie PENQUER : publics et enregistrés, comme notre rencontre aujourd'hui.

Bernard LUBAT : Nous, on a nos radios locales qui diffusent à 2,5 km à la ronde, où on peut tout dire, parce que personne ne l'écoute.

Jérémie PENQUER : Vous avez un label aussi.

Bernard LUBAT : Oui, on a un label, Labeluz d'ailleurs, qui produit ces trucs-là, qu'on vend, qui sont distribués par des professionnels occitans. C'est la seule multinationale française, à capitaux français, elle est occitane, pas de pot : Harmonia Mundi. Je vous la conseille. C'est une bonne maison. Ils font de la musique très sérieuse, et puis de la musique classique. Ils ont décidé de vendre nos trucs. En plus, ça se vend bien. On a un budget promotion de 5 000 balles, et ça se vend,

enfin pas mal pour une production totalement hirsute puisqu'on n'a pas un rond mais on en a vendu je ne sais pas combien. C'est même étonnant pour des arabes.

Jérémié PENQUER : Est-ce que la presse jazz spécialisée vient vous voir souvent à Uzeste ?

Bernard LUBAT : Oui mais c'est dur pour eux.

Jérémié PENQUER : Ils vous donnent souvent des récompenses. Vous enchaînez « Choc » sur « Choc » !

Bernard LUBAT : On a du mal à être critiqué. C'est un peu comme Bourdieu. On a un mal fou à être critiqué. On cherche à être critiqué et on invite les cerveaux distingués qui par ailleurs sont critiques, à venir critiquer ce qui se passe à Uzeste. Mais le problème à Uzeste, c'est que le type arrive comme critique. Et puis au bout de deux jours, il se retrouve à tenir le bar où il joue sur scène ce qui est le cas de Francis Marmande qui est un critique émérite de Jazz Magazine et du Monde. Maintenant on lui dit : " Arrête de critiquer, on a compris, tu joues maintenant ". Il joue maintenant, de la contrebasse sur scène. C'est-à-dire qu'à Uzeste, le problème c'est qu'il y a de moins en moins de spectateurs, ce qui pose un gros problème économique parce qu'il y a de plus en plus d'acteurs. Ils sont tous au boulot. Tous ces mecs qui normalement devraient payer pour faire Uzeste finissent par arriver à être payés pour venir à Uzeste, ce qui nous met dans des transes napolitaines vis-à-vis des politiques pour expliquer combien ça coûte.

Jérémié PENQUER : Le prochain rendez-vous « uzestois » ?

Bernard LUBAT : C'est le septième Noël d'Uzeste musical, c'est pendant quinze jours un stage, séjour et nuit, qui s'appelle les imaginations éducatives. Ce sont des ateliers le matin, l'après-midi. Le soir ce sont des veillées où les stagiaires se produisent en public. C'est entrecoupé, entrelardé de concerts dans lesquels il y aura Michel Portal, du rap. Il y a un atelier hip hop, il y a un atelier radiophonie, des ateliers sur l'improvisation, sur les danses traditionnelles, sur la langue d'oc. Il y a des ateliers pour les enfants, parce qu'on travaille beaucoup avec nos enfants qui sont dans les écoles, on travaille en milieu scolaire. On travaille férocement ce sujet parce qu'on a une responsabilité à prendre sur la sensibilisation artistique en milieu scolaire. C'est en train de se dire un peu partout, à l'éducation nationale, chez les enseignants, mais on se penche dessus parce qu'on voit bien que c'est important. Nous on est dans un village donc c'est un regroupement pédagogique intercommunal qui regroupe quatre villages, ce qui a permis de sauver l'école, sans ça on n'aurait plus d'école dans notre village. C'était un peu ce qui nous attendait si on ne s'était pas réunis. Donc on a réussi à garder les écoles, et à partir de là, avec des parents d'élèves, les élus et les gens qui ont envie de se remuer, on a fait des projets, le carnaval cantonal, on a repris des traditions ancestrales, des tas de trucs qu'on cultive avec les gens. On travaille avec le rugby, avec le foot, les chrétiens de bonne foi - il y en a.

Jérémié PENQUER : Les stagiaires viennent de partout en France alors ?

Bernard LUBAT : Oui de partout. Il y en a de là-bas mais aussi de très loin. C'est devenu un visage-village des arts à l'œuvre. Comme les villages, les anciens partent, il n'y a plus de campagne, c'est plutôt des friches. C'est assez dramatique, il n'y a plus de cultivateurs, il n'y a plus d'éleveurs. Il reste donc des anciens qui sont retraités et des nouveaux anciens qui viennent s'installer sans savoir ce qui les attend, ils viennent à la campagne pour voir des papillons jusqu'à la fin de leur vie. Alors il faut leur expliquer que le pays n'est pas qu'une propriété qui leur appartient mais que c'est une histoire. Et pour ça il faut créer des histoires. Donc on essaie de participer à retravailler le pays, lui faire reprendre des couleurs, une réalité. Donc ça

se transforme petit à petit en village de créativité artistique, une espèce de laboratoire de recherche fondamentalement appliquée. Des peintres, des sculpteurs, des musiciens viennent s'installer, on travaille avec eux. On participe à un aménagement du territoire ce qui fait un peu flipper les politiques. Ils ont raison de s'inquiéter parce que ça leur parle du futur, comment risque de marcher la société. Ce n'est pas que le train, le Sénat ou la chambre des députés, ça les aide à réfléchir autrement, que le problème culturel ce n'est pas un supplément d'âme. C'est une affaire de vie, de sens, donner du sens à la vie ce n'est pas simplement un truc qui ornemente un peu comme ça la vie. Ils sont en train de comprendre un petit peu. C'est pour ça qu'on est en pleine bataille politique, c'est-à-dire poésie politique. Essayez de regrouper les deux mots antinomiques – antinomique ta mère – et d'en finir avec les clichés faciles qui aboutissent au racisme. Parce que je pense quand même que les goûts et les couleurs qui forment les oreilles, quand avec les oreilles on ne peut plus écouter ce qu'on ne connaît pas, il y a de quoi s'inquiéter. Quand on ne peut plus entendre quelque chose qu'on a jamais entendu, c'est-à-dire un inconnu sonore, qu'est ce que cela peut donner avec l'inconnu facies ?